

Avec l'« *Adansonii* » en pays Senoufo Du paradis des abeilles... aux portes de l'enfer

JE me trouve, une fois de plus, à Roissy-Charles-de-Gaulle, la sono annonce que le vol 796 pour Bamako est retardé d'une demi-heure, puis d'une heure, enfin deux heures à cause d'un petit incident mécanique... Pas rassurant du tout... Enfin, nous voilà à 10 000 mètres d'altitude et six heures plus tard au-dessus de Bamako. J'aperçois dans la foule nombreuse de l'aéroport une pancarte qui s'agite où figure mon nom en gros caractères. Nous ne risquions pas de nous manquer. Je reconnais le président de ADL Mali, N'Tio Augustin Cisse, que je connais sur photo, accompagné de M. Salim Coulibaly, maire de Lobougoula, et de son chauffeur. Ouf, heureusement qu'ils étaient là car avec mes 70 kilos de bagages dont une ruche complète Dadant 10 C, j'étais très encombré !

Le 4x4 est chargé rapidement et avec deux heures de retard nous nous dirigeons vers l'hôtel pour y passer la nuit. Il est presque minuit. Le lendemain matin, nous reprenons la route de bonne heure car le trajet va être long. Nous empruntons la nationale 7, pas celle de Charles Trenet, pour arriver à Sikasso où nous passons la deuxième nuit. Le troisième jour nous arrivons enfin à Lobougoula par une piste infernale qui semble ne pas vouloir se terminer, des pentes rocheuses à n'en plus finir, des radiés défoncés et j'en passe...

Nous sommes sur place et nous organisons aussitôt les cours théoriques et pratiques en salle. Il n'y a pas une minute à perdre. Nous

en profitons pour délimiter les secteurs et en désigner les chefs. Allons maintenant découvrir les abeilles et apprendre à les maîtriser. Cela ne va pas tarder car déjà un essaim passe au-dessus de nos têtes et va se loger directement dans la ruche que nous venons de poser une heure plus tôt. Ne crions pas encore victoire car je connais le mauvais caractère de la petite *Adansonii*. Je sais à quoi je m'expose et je n'ai pas le droit de décevoir ces hommes qui sont venus, pour certains de très loin, pour écouter mes conseils.

Maintenant il faut vite préparer d'autres ruchettes, et le menuisier du village avec peu de matériel fait des petites merveilles. Il embauche sur-le-champ deux apprentis. Le forgeron de son côté commence à fabriquer son premier enfumoir. Les tailleurs se frottent les mains et c'est une activité naissante qui règne dans ce village de fin du monde. Que de cris, des sourires aussi ! C'est un espoir pour tous ces gens qui savent que bientôt ici le miel coulera pour les pauvres parmi les pauvres. La différence devrait améliorer les revenus de ces paysans qui méritent bien que les dieux de la forêt s'intéressent un peu à eux.

Je pense au projet de Koudougou au Burkina Faso qui n'est pas très éloigné et dont tous pourraient bénéficier de cette expérience. Contact est pris immédiatement et on parle déjà de partenariat. C'est une décision spontanée entre ces deux pays limitrophes qui me donne du courage. Je constate une



Mise en place de la première ruchette occupée moins de deux heures plus tard.

fois de plus, que les apiculteurs, comme leurs abeilles, ne connaissent pas les frontières.

C'est décidé, Tahirou Sanogo, le conseiller municipal, m'accompagnera à Koudougou où j'ai décidé de me rendre. C'est lui qui va me servir d'interprète car ici on parle le bambara, très peu le dioula.

Je fais le tour des autorités locales, M. le sous-préfet Sanoussi Daou, le deuxième adjoint au maire M. Yacouba Coulibaly, le chef traditionnel N'Gouro Coulibaly, ayant fait son service militaire dans l'armée française est tout heureux de me présenter son livret militaire où je constate qu'il était soldat de 1^{re} classe à Dakar. Il me donne toute liberté d'agir dans son village. Un technicien du Conservatoire de la Nature, les Eaux et Forêts de



Les menuisiers du village. A gauche le patron Salfou Sogodogo.



Le forgeron Bouakar Guindo présente les premières pièces de sa fabrication.

chez nous, nous accompagne. Il ne faut pas oublier mon ami N'Tio Augustin Cisse, le président de l'Association pour le développement local (ADL Mali), sociologue de formation. C'est le pilier de l'organisation, un baobab, qui a la foi dans ce qu'il entreprend avec une détermination sans faille, engagé dans une voie que rien ni personne ne pourra détourner. Il ne faut pas oublier la petite Sira Traore, jeune étudiante en agronomie, un petit bout de femme de 35 kg, vive d'esprit, super active, d'une intelligence surprenante, qui fait fonction de secrétaire et qui ne me « lâche » plus. Elle prend des notes en permanence, rien ne lui échappe. Je lui dois un grand merci. Je l'appelle ma « petite sœur » tant elle est minuscule à côté des colosses que nous côtoyons chaque jour.

Ici, pas d'eau courante, pas d'électricité. C'est la lampe tempête

à pétrole qui règne en maître. Devant ma porte, le soir, installé dans mon fauteuil en plastique seul témoin d'un relatif modernisme, je regarde le feu des lanternes défiler sous la futaie. On dirait des feux follets agités par de petits lutins en goguette.

De temps en temps, une silhouette fantomatique apparaît sur un fond noir satiné, puis disparaît subitement dans un silence de tombeau. Seule la lune, qui prend son premier quartier, est témoin de ce spectacle des ombres et je me surprends à rêver que ça doit ressembler à l'au-delà.

Je suis à cet instant bien loin des abeilles et mon ami Augustin ne tarde pas à me ramener sur terre. Chaque soir, les enfants des villages viennent regarder l'homme blanc. Ils s'arrêtent, me fixent avec curiosité et, dès que je bouge, ils s'enfuient en courant.

Il me semble que je suis le loup-garou. Il est vrai qu'il n'y a pas d'autres visages pâles à 100 km à la ronde. Un soir, alors qu'il fait nuit noire, je suis dans mon fauteuil et je somnole.

Je sens un petit doigt qui gratte mon épaule comme pour me demander quelque chose. J'aperçois deux petits yeux blancs et les dents blanches d'une petite fille de 7 à 8 ans qui a eu le courage de surmonter sa peur et venir toucher l'homme blanc avant de s'enfuir dans la nuit en criant dans un français parfait « bonsoir monsieur ».

J'aurais tellement aimé parler avec cette petite fille mais la nuit l'avait déjà absorbée.

Depuis ce jour-là, j'ai été totalement accepté par ces enfants qui viennent chaque jour toucher la main du blanc (*toubab'ou* en bambara) et me dire bonjour. Je n'ai jamais su qui était cette petite fille. J'aurais aimé distribuer quelques bonbons à ces enfants mais par expérience, je sais que c'est une chose à ne pas faire et il faut savoir se contenter de leur amitié et de leur confiance, de leurs sourires aussi...

Le lendemain, les cours reprennent avec la même assiduité que rien ne peut perturber. Il est vrai que notre ami Tahirou, l'interprète, ne tolère aucune dérive et intervient énergiquement à la moindre défaillance. Nous sommes en pleine saison cotonnière et dehors les camions chargent les balles de coton. Un nuage lourd qui semble vouloir nous écraser vient d'exploser littéralement comme un ballon de baudruche trop gonflé. Simultanément l'éclair qui embrase le ciel vient de sonner la mi-temps de la journée et libère des trombes d'eau qui inondent tout en quelques minutes. Les chemins ravinés se transforment en torrents tumultueux couleur café au lait. J'ai juste le temps de bondir sous le hall d'entrée où le bruit des gouttes d'eau sur les tôles ondulées provoque un roulis assourdissant. Une demi-heure plus tard, plus rien, la terre est quasi sèche.



Dehors, les camions chargent les balles de coton.

J'apprécie cette fraîcheur inattendue qui me permet de respirer un bon coup. Que c'est bon ! Depuis le jour de mon arrivée, la température avoisine les 35 °C. Le président N'Tio Augustin s'inquiète de la situation, car en moto il doit se rendre à Sikasso à une centaine de km pour régler un problème administratif.

Le temps semble vouloir s'éclaircir et il décide enfin de partir, avec à l'arrière de sa moto, la petite Sira, qui, malade, veut en profiter pour aller consulter un médecin.

Les cours théoriques et pratiques sont pratiquement terminés depuis ce matin devant une centaine de candidats très motivés au plus haut point. Ce sont de vieux apiculteurs traditionnels et des jeunes qui veulent apprendre l'apiculture afin d'améliorer leur quotidien.

Les secteurs sont maintenant bien structurés et nous décidons de nous y rendre. Nous nous dirigeons vers le village de Ziasso par la piste puis les sentiers pédestres très étroits. Je suis à l'arrière de la moto conduite par M. le maire, véritable virtuose, ce qui n'empêche pas les épineux de nous égratigner les mollets au passage. Nous sommes accueillis par des apiculteurs que je reconnais. C'est une joie partagée et les commentaires vont bon train. Tout à coup, deux hommes sortant de la forêt se dirigent vers nous et s'adressent à moi en vociférant des mots incompréhensibles pour moi et que je prends pour des insultes ou des menaces. Ils sont coiffés de vieux chapeaux crasseux, mal rasés, loqueteux et portent autour du cou des colliers de fruits secs enfilés sur une ficelle et pendant jusqu'en dessous des genoux. Je ne m'inquiète pas trop car mes amis africains ne réagissent pas. Ils me tendent leurs mains rugueuses. On me dit que ce sont des « Korodubac », genre de grios qui viennent me souhaiter la



Quelques-uns des candidats à l'apiculture.

bienvenue. On me précise que ces personnages ont pris l'habitude de déclarer le contraire de ce qu'ils veulent exprimer. Allez comprendre quelque chose, nous pauvres Européens...

Cette concentration villageoise a lieu dans une ferme isolée où on accède par un porche remarquable de style soudanais. Nous passons un agréable moment à discuter sur l'évolution de l'apiculture dans les secteurs. Tous les candidats sont bien décidés à passer à la ruche à cadres afin d'augmenter la production de miel.

Des abeilles, il y en a partout et les ruches seront vite colonisées. La végétation est luxuriante, des fleurs en toutes saisons, de l'eau en abondance, des moustiques aussi

qui nous harcèlent sans cesse. N'oublions pas que nous sommes ici près de la frontière de la Côte d'Ivoire. Nous visitons tous les secteurs et nous arrivons à Souroukoudingué, ce qui veut dire en bambara « le trou des hyènes ». Toujours le paradis des abeilles mais les portes de l'enfer. Ça doit ressembler à ça... Des rochers paraissant rouillés ou noirs, comme brûlés par un incendie.

Des falaises en promontoire avec des avancées de plusieurs mètres qui couvrent le sentier de chèvres que nous empruntons.

Une humidité à 100 %, une chaleur dépassant les 45 °C. Une fournaise, je me crois dans une cocotte-minute. On dirait que mon jean qui me colle sur les cuisses sort de l'essoreuse. Comment des hommes peuvent-ils vivre dans un tel climat... et des abeilles, toujours des abeilles. Je me crois au Tibet avec les chasseurs de miel.

Des colonies sont installées à l'air libre à des hauteurs quasi inaccessibles et les constructions pendent comme des stalactites. Ma curiosité m'amène à découvrir des dessins préhistoriques, sans aucune protec-



Une curiosité : la « noix de Cola » comme posée sur les rochers.

tion, d'une remarquable beauté. Le plus original : un couple marchant la main dans la main. Une petite merveille... Au Mali, il n'y a pas que le pays Dogon qui devrait attirer les touristes, ce secteur mériterait une attention particulière, mais voilà le climat est rude... très dur...

Je me demande encore comment j'ai pu tenir le coup dans cette atmosphère bouillonnante...

Dans le fond de ces falaises coule un petit torrent qui fait des clapotis. Une jeune femme nous interpelle. Je lui fais signe de la main et son visage s'éclaire d'un large sourire laissant apparaître une dentition étincelante. Comment cette femme a bien pu faire pour descendre laver son linge dans ce gouffre surchauffé ? Cela reste pour moi encore un mystère.

Je pense que je suis ici grâce à l'association de plusieurs ONG et que c'est une bonne chose pour tous ces gens qui ne demandent qu'à améliorer leur niveau de vie qui n'a guère évolué au cours des siècles. Je pense aussi que ces gens sont les descendants directs des ancêtres qui ont laissé leurs traces dans les grottes. Comment pourrait-il en être autrement pour résis-



Sayou Berthé en tenue sombre devant sa grotte.



L'entrée de la grotte avec le canal d'alimentation en eaux de pluie.

ter à un tel climat ! C'est donc en premier chef grâce à Agir ABCD Aquitaine et Poitou-Charentes que je suis ici, avec la participation d'Apiflordev, engagée dans ce genre d'action dans les pays émergents et l'Union Nationale de l'Apiculture Française, que je remercie encore une fois pour son soutien permanent.

En conclusion, dans ce sud malien, il existe un très gros potentiel apicole qu'il suffit de gérer, avec une végétation luxuriante et variée, des fleurs en toutes saisons, de l'eau à volonté et des abeilles à profusion. Comment voulez-vous qu'un tel projet puisse échouer ?

Quelques heures après la pose des ruchettes, elles sont déjà garnies, et pourtant nous ne sommes pas en période d'essaimage qui se produit vers le mois d'avril.

L'Association pour le développement local (ADL Mali) a bien compris le problème et s'est engagée dans cette action avec le concours d'une municipalité très active qui a mis un local à disposition, le sous-préfet M. Daou Sanoussi, qui soutient le projet, et toutes les autorités locales, sans oublier mon ami N'Tio Augustin Cisse, le dynamique président de l'association, que

nous ne pouvons que féliciter pour cet engagement pour le bien de tout un peuple qui a bien besoin que l'on lui vienne en aide.

NB : je n'ai pas le droit d'oublier un autre ami, Sayou Berthé, du village de Lobougoula, qui passait pour un fou. Il avait décidé de creuser une grotte, seul, à la pioche, pour faire un bassin souterrain, récupérer l'eau et faire de la pisciculture, et ça marche. Il a mis cinq ans pour réaliser son chef-d'œuvre.

Je me pose la question de savoir comment des poissons peuvent-ils vivre et évoluer dans une quasi-obscurité. Il me demande de lancer une bouteille à la mer, je lui ai promis. Il voudrait couvrir l'accès de cette grotte par une verrière, il n'en a pas les moyens. Il voudrait exploiter cet endroit afin que les touristes de passage viennent visiter. Avec les bénéfices recueillis il voudrait acheter un groupe électrogène pour électrifier son village. Sayou un fou... Un homme au grand cœur ! Un homme courageux qui a réalisé son rêve et que maintenant tout le monde félicite. La municipalité l'encourage dans son action. Sayou un fou ? Un génie... ■

Denis COLAS



Mise en place de la première ruche au rucher-école.